

XYZ. La revue de la nouvelle

Fugue en *la mineur(e)*

Claudine Potvin



Number 140, Winter 2019

Musique : des nouvelles sous influences musicales

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92182ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Potvin, C. (2019). Fugue en *la mineur(e)*. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (140), 39–40.

Fugue en *la* mineur(e)

Claudine Potvin

ARIANE se dit amnésique. Elle se promène dans les rues de Montréal, tentant désespérément d'assembler les morceaux, de revivre l'illusion, de reconnaître les lieux où quelque chose s'est vraiment passé, où elle a rencontré son destin, au coin de Sherbrooke et Saint-Denis.

Elle vit de passions, d'élan, de fuites. Se complaît dans le vertige des mots. Un vocabulaire restreint la condamne, l'enferme. Dans sa dernière fugue, elle tend à subvertir le sens des mots transmis par les générations antérieures. Inquiète, se sait en dehors, déviante depuis le départ, autre, aucune allégeance, n'appartenant pas vraiment au réel, saisie par le froid.

Elle se tient bien droite sur le pont Jacques-Cartier, contemple le fleuve et s'apprête à sauter, mais quelque chose la retient encore. Elle a quitté la maison de ses parents bien avant Noël. Elle ne voulait plus entendre le piano. Parfois, la musique vous écorche les oreilles. Tous les matins, le père jouait la même pièce, la même scène, sa manière à lui de faire la leçon à sa fille. Elle revoit ses doigts allongés sur le clavier, courant avec frénésie sur les touches blanches et noires. Jour et nuit. Elle retient son haleine, éloigne le reproche.

Dehors, il y a le vent, les bruits de la rue, la neige, des cris d'enfants, l'écho de ses pas, et tous ces gens qui demandent l'aumône. Les vagues promettent le repos et la turbulence simultanément. Elle pourrait percer la fine couche de glace, flotter, se laisser emporter, se faire sage, briser les remparts, la tourmente. Éclaboussée par les autos qui circulent, indifférentes à ce corps emmitouflé, elle feint une chute, juste pour voir si on la ramasserait. Accoudée au parapet, prête à enjamber la nuit, sans mémoire, sans lieu. Dans sa tête, le père et Bach se confondent, les images se bousculent, s'entendent, s'accrochent, le mouvement des mains parle. Silences intemporels, inutiles.

Avoir quinze ans et ne plus vouloir vivre. Refuser le toit, la chaleur du foyer, la rougeur des flammes. S'obstiner, 39

chercher la porte de sortie, imaginer la solitude, ne plus frémir. Manger, boire, dormir ailleurs. Préludes sans suite, notes éparses. Ce soir, le déroulement n'aura pas lieu. La brume persiste, le trottoir glisse, le givre cristallise ce jeune corps glabre exposé à l'air glacial. Pendus au bord du garde-fou, des glaçons creusent l'obscurité. Le manteau ne couvre plus, les membres s'atrophient, ne reste que la marche ou le saut dans le vide. Pas encore. Ariane se promet de revenir le lendemain.

Rattraper la mémoire à partir d'une photo manquante, s'inventer un récit de vie, une raison d'être. D'où, sans doute, la hantise de se fabriquer une enfance, une adolescence, des amours, un corps, une apparence. Un présent, une fuite dans le temps, un remords presque. S'enlever la vie pour retrouver le souffle de l'*a/mnésie*, étouffer le son, un ultime sur-saut existentiel. Géométrie du désir. Suffixes composites.

Si je reprends la scène tout au début, il est évident que cette fille ne bouge pas, ne pense plus, son long corps appuyé sur la rampe. Mon personnage, immobile, entrevoit vaguement les années-lumière, les clairs-obscur, les raccourcis, les gestes superflus. À l'origine, il y avait eu des joies, des apprentissages heureux, une sorte de contentement. Aujourd'hui, le fleuve dit la continuité, le dehors et le dedans. Se souvenir, nécessité avortée.

Une fois le personnage installé, on se sent un peu plus sûre de soi. On a l'impression que la route sera tracée d'avance, que le ciel sera clair, que la neige cessera, que les eaux seront plus limpides et que tout ira bien. Aucune destination. Sans importance. Seuls le mouvement, le déplacement et le murmure du fleuve comptent.

Je suis là à l'inventer, tout bêtement, à mon image et à ma ressemblance. Support, intrigue, caractère, manies, obsessions. Je la (me) rafistole, figée sur le pont Jacques-Cartier, indifférente au trafic, prise dans son (mon) propre étonnement de voir l'eau du Saint-Laurent couler si rapidement. L'eau nous emporte si on se laisse aller. Or, nous hésitons